



HAL
open science

Survivre aux fins d'un monde

Christophe Grenier

► **To cite this version:**

Christophe Grenier. Survivre aux fins d'un monde: Adaptations, effondrements, résiliences et ouvertures géographiques à l'île de Pâques. Norois. Environnement, aménagement, société, 2019, L'expérience de la catastrophe Perspectives historiques et géographiques, 251, pp.65-80. 10.4000/norois.9182 . hal-02934636

HAL Id: hal-02934636

<https://hal.science/hal-02934636>

Submitted on 23 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Norois

Environnement, aménagement, société

251 | 2019

L'expérience de la catastrophe

Survivre aux fins d'un monde

Adaptations, effondrements, résiliences et ouvertures géographiques à l'île de Pâques

Surviving the Ends of a World – Adaptations, Collapses, Resiliences and Geographical Openings in Easter Island

Christophe Grenier



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/norois/9182>

DOI : [10.4000/norois.9182](https://doi.org/10.4000/norois.9182)

ISSN : 1760-8546

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 22 novembre 2019

Pagination : 65-80

ISBN : 978-2-7535-7875-3

ISSN : 0029-182X

Référence électronique

Christophe Grenier, « Survivre aux fins d'un monde », *Norois* [En ligne], 251 | 2019, mis en ligne le 02 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/norois/9182> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/norois.9182>

Survivre aux fins d'un monde Adaptations, effondrements, résiliences et ouvertures géographiques à l'île de Pâques

*Surviving the Ends of a World – Adaptations, Collapses, Resiliences
and Geographical Openings in Easter Island*

Christophe GRENIER

LETG-UMR 6554 CNRS/Université de Nantes, Campus Tertre, BP 81227, 44 312 NANTES Cedex 3. (christophe.grenier@univ-nantes.fr)

Résumé : L'île de Pâques est un cas emblématique d'effondrement socio-écologique en histoire environnementale, où deux thèses s'affrontent. Celle de l'écocide, la plus connue, rend les Rapanui seuls responsables d'une « fin du monde » qui aurait eu lieu alors que l'île était totalement isolée, tandis que celle de l'ethnocide l'explique au contraire par le « contact occidental ». Cet article présente une géohistoire de l'île de Pâques depuis sa colonisation par les Polynésiens jusqu'à aujourd'hui afin d'établir que la première de ces thèses est erronée et la seconde incomplète. Car la société rapanui a survécu non pas à une mais à plusieurs fins du monde, parmi lesquelles la plus catastrophique a été provoquée par l'intégration de l'île au Monde. L'objectif de cet article est donc double. D'abord, expliquer par une géographie singulière l'adaptation de la société rapanui à l'insularité extrême comme sa résilience aux fins du monde survenant dans l'isolement absolu. Ensuite, démontrer que ce sont les ouvertures géographiques successives que connaît l'île de Pâques à partir du XVIII^e siècle qui ont amoindri puis anéanti les capacités de résilience de la société rapanui, alors que s'élargissait la connexion de son île au système Monde.

Abstract: *Easter Island is an emblematic case of socio-ecological collapse in environmental history, where two theories clash. The most famous is the ecocide thesis, which makes the Rapanui people the one and only responsible for an "end of the world" that occurred when the island was totally isolated, while on the contrary the ethnocide thesis explains the catastrophe by the "Western contact". This paper sets out a geohistory of Easter Island from its colonization by the Polynesians to the present with the purpose of explaining that the first of these theories is erroneous when the latter is incomplete. For the Rapanui society did not survive one but several ends of the world, the most disastrous among them being caused by the island's integration to the World. This paper has thus two objectives. First, to explain by a singular geography the adaptation of the Rapanui society to an extreme insularity as its resilience to the ends of the world happening in an absolute isolation. Then, to demonstrate that the successive geographic openings of Easter Island since the 18th century have weakened and then destroyed Rapanui society's capacities of resilience as the connection of its island to the World System was widening.*

Mots clés : risque – adaptation – isolement – environnement – insularité – mondialisation – résilience

Keywords: *risk – adaptation – remoteness – environment – insularity – globalization – resilience*

INTRODUCTION

L'île de Pâques est un symbole de « fin du monde » en histoire environnementale, où deux thèses s'affrontent à propos des causes, de la date et de l'intensité de la catastrophe. Celle de l'éco-cide, la plus connue, postule un peuplement ancien de Rapa Nui¹ suivi d'une croissance démographique soutenue, ce qui conduit à une crise écologique entraînant l'« effondrement » de la société insulaire au xvi^e siècle, bien avant l'arrivée des Européens (Ponting, 1991 ; Bahn et Flenley, 1992 ; Brosimmer, 2003 ; Diamond, 2007 ; Hughes, 2009 ; Welzer, 2009). Les partisans de cette thèse insistent sur le fait que l'île de Pâques est « la parcelle de terre habitée la plus isolée du monde » : par conséquent, « elle se révèle être le plus parfait exemple d'un désastre écologique advenu dans l'isolement le plus complet » (Diamond, 2006, 90). En considérant les Rapanui seuls responsables de la fin de leur monde, cette thèse passe sous silence l'histoire de l'île à partir du xviii^e siècle comme les capacités d'adaptation et de résilience de leur société.

« Alors que la thèse de l'éco-cide est quasiment devenue paradigmatique pour les environnementalistes [...], c'est en fait un génocide qui a achevé la population de Rapa Nui et sa culture » (Peiser, 2005, 514). L'autre thèse est celle de l'ethnocide : fondée sur des travaux plus récents d'archéologues (Hunt, 2006, 2007 ; Hunt et Lipo, 2007, 2011), elle a eu un précurseur en Métraux, qui affirme que « la civilisation de l'île de Pâques est morte entre 1862 et 1870 » (1940 [1999, 47]). Pour ses adeptes, « la destruction de l'une des plus brillantes cultures et de sa population a eu lieu au cours des xix^e et xx^e siècles », et elle serait due « au contact occidental » (Peiser, 2005, 534) ; ou, plus précisément, elle « est la conséquence des contacts avec les Européens, des maladies du Vieux Monde et de la traite esclavagiste » (Hunt, 2007, 497). Cependant, les tenants de cette thèse n'analysent pas ce « contact » limité ici à quelques épisodes, et ils n'accordent pas plus d'attention à l'aptitude de la société rapanui à « survivre à la fin du monde ».

1. Rapa Nui est le nom donné à l'île de Pâques par les marins polynésiens embarqués sur des baleiniers américains qui y faisaient relâche au xix^e siècle. Depuis, ses habitants polynésiens se désignent sous le nom de Rapanui (les noms polynésiens ne prennent pas de « s » au pluriel), appellation reprise par les archéologues et qui vaut aussi pour leur langue et leur culture. J'emploie le nom de Rapa Nui pour évoquer l'île avant le contact européen.

La première de ces thèses me semblant erronée et la seconde incomplète, je propose ici une interprétation géographique de ces « effondrements » et des « survies à la fin du monde » qui les suivent. La géographie est comprise, étymologiquement et de façon classique, comme la science qui analyse, par leur localisation, les empreintes produites sur la Terre par les sociétés ainsi que les relations de ces sociétés à l'environnement. Quant au terme de monde, il a ici deux sens. Le « monde » est l'horizon géographique d'une société (par exemple le « monde polynésien », ou *Te Pito Te Henua*, « le nombril du monde² »), défini par ses pratiques et représentations à un moment déterminé de son histoire, tandis que « l'espace Monde » (Dollfus, 1994) est le produit du « système Monde » (Wallerstein, 2006) à une période historique donnée du processus de mondialisation. J'adopte dans cet article une perspective géohistorique pour analyser, d'abord, les géographies successives de Rapa Nui lors de son histoire pré-contact européen, puis celles de l'inclusion de l'île de Pâques dans le système Monde. Dans la première partie, je présente les géographies rapanui comme autant d'adaptations actives et singulières permettant la survie d'une population croissante dans une île exiguë et très isolée. Dans la seconde partie, j'expose les conséquences de la mondialisation à l'île de Pâques à travers le concept d'ouverture géographique, qui désigne les profondes transformations écologiques et sociales d'une région jusqu'alors isolée en raison de sa connexion au système Monde (Grenier, 2019).

GÉOGRAPHIES RAPANUI, OU COMMENT SURVIVRE À L'ISOLEMENT

L'expansion des Polynésiens dans le Pacifique a été rendue possible par leur géoculture³, formée pendant plus d'un millénaire à Hawaiki⁴. Leurs pratiques de la navigation hauturière à très longue distance et d'un complexe horticole simple et robuste sont des techniques géographiques s'appuyant sur des représenta-

2. Ce serait le nom « pré-contact » de Rapa Nui.

3. Je regroupe sous le terme de géoculture les éléments qui expriment la part géographique d'une culture. Une géoculture comprend le genre de vie (défini par des techniques géographiques, en particulier d'alimentation, d'habitat et de mobilité) d'une population ou d'une société, ainsi que leur milieu (ou leur relation à l'environnement) et leur territorialité.

4. Berceau du peuple polynésien, Hawaiki est la Polynésie Occidentale des archéologues, constituée par les archipels Tonga et Samoa.

tions de l'océan comme paysage familier, ce qui permet à ces populations de coloniser, à partir du VII^e siècle de notre ère, les îles très isolées, de superficies et environnements variés, de la Polynésie Orientale⁵ (Bachimon, 1995; Green, 1999; Kirch, 2000, 2010; Thomas, 2008; Spriggs, 2010). Ces pratiques et représentations, dont les variations sont fonction de la diversité des environnements locaux et du degré d'isolement des populations qui les mettent en œuvre, constituent les géographies polynésiennes, parmi lesquelles la géographie rapanui, spécifique à l'île éponyme. Or les géographies évoluent au cours de l'histoire; les archéologues distinguent trois périodes dans l'histoire de Rapa Nui – « colonisation » (XI^e-XIII^e siècles), « apogée culturelle » (XIV^e-XVI^e siècles) et « déclin » (XVII^e siècle-1722) : elles ont chacune leur géographie.

De la colonisation à l'isolement absolu

Les Polynésiens qui découvrent Rapa Nui autour de l'an mille viennent des Marquises, et la dernière étape de leur odyssée est un groupe d'îles désigné par les archéologues comme la « sphère d'interaction Mangareva-Pitcairn-Henderson », plus de 2 000 km à l'ouest de l'île de Pâques. Cette dernière est un cas d'insularité extrême car, très isolée (28° S, 110° O), elle est aussi minuscule (166 km²). Formée par la coalescence de trois volcans éteints (figure 1), ses côtes rocheuses, basses ou abruptes, sont constamment battues par la houle.

Quoique venteux, le climat de l'île est doux, avec des moyennes annuelles de 20,5 °C de température et de 1 200 mm de précipitations, ces dernières étant cependant très variables d'une année à l'autre. Ses sols volcaniques, fertiles lorsqu'ils sont bien développés, sont traversés de tunnels de lave, percés de nombreuses grottes, et très poreux : il n'y a aucun ruisseau pérenne sur l'île, où les seules étendues d'eau sont trois lacs de cratère (CONAF, 1997). L'extrême isolement et l'exiguïté de l'île de Pâques expliquent la très faible diversité de ses flore et faune terrestres (Skottsberg, 1956). Cependant, à l'arrivée des Polynésiens, l'île était couverte d'une forêt mésophile où dominait le grand palmier *Jubacea chilensis*, l'arbre à tout faire des Rapanui⁶

(Bahn et Flenley, 1992; Green, 1998; Orliac, 1998). Par ailleurs, « l'île de Pâques comptait autrefois probablement plus de 30 espèces d'oiseaux marins, ainsi qu'au moins six espèces – endémiques – d'oiseaux terrestres » (Steadman, 1997, 150). En ce qui concerne la faune marine, on a recensé plus d'une centaine d'espèces de poissons autour de l'île (Bahn et Flenley, 1992; Hunt, 2007), où l'on a retrouvé des restes de dauphins et de tortues de mer dans plusieurs sites archéologiques (Vargas et Cristino, 2006).

Malgré sa petitesse et son apparence austère, l'île est donc propice à la colonisation humaine. Les Polynésiens s'installent d'abord sur ses côtes nord et ouest, comptent sur les abondantes ressources marines et les innombrables oiseaux de mer pour assurer leur survie initiale, puis commencent à produire leur géographie. D'une part, ils défrichent la forêt pour faire place aux jardins, en partie différents de ceux des îles du Pacifique tropical dont ils proviennent car la latitude de Rapa Nui empêche d'y acclimater l'arbre à pain et le cocotier; en revanche, ils y cultivent taros, ignames, cannes à sucre et bananiers, et ont apporté avec eux des poules et des rats (Métraux, 1940; Vargas et Cristino, 2006). D'autre part, les Rapanui organisent l'espace insulaire en territoires claniques allant du littoral à l'intérieur des terres, chacun disposant ainsi de ressources variées (Routledge, 1919; Métraux, 1940). Dans ces territoires, la population se regroupe en communautés lignagères composées de plusieurs familles élargies qui ont chacune un lieu cérémonial constitué d'une place (*marae*) et d'un autel (*ahu*), comme ailleurs en Polynésie Orientale.

Pendant cette phase initiale, les Rapanui se distinguent donc à peine des populations dont ils sont issus. D'autant que, parmi les techniques géographiques mises en œuvre pour coloniser Rapa Nui, la mobilité maritime a joué un rôle essentiel, quoique limité dans le temps. Les Rapanui ont en effet maintenu des relations épisodiques avec les populations de la sphère d'interaction Mangareva-Pitcairn-Henderson, avec lesquelles ils échangent des conjoints et dont ils obtiennent la patate douce, originaire d'Amérique du Sud (Green, 1998; Kirch, 2000, 2010). Mais au XIII^e siècle, les Marquisiens

5. Cette dénomination archéologique comprend toutes les îles polynésiennes autres que celles d'Hawaïki.

6. Son tronc cylindrique convient au roulage des grandes statues et aux échafaudages permettant leur érection sur les autels de pierre; son bois est

prête à la construction des pirogues et ses palmes à la confection de leurs voiles; enfin, sa noix est comestible et fournit un sirop sucré.

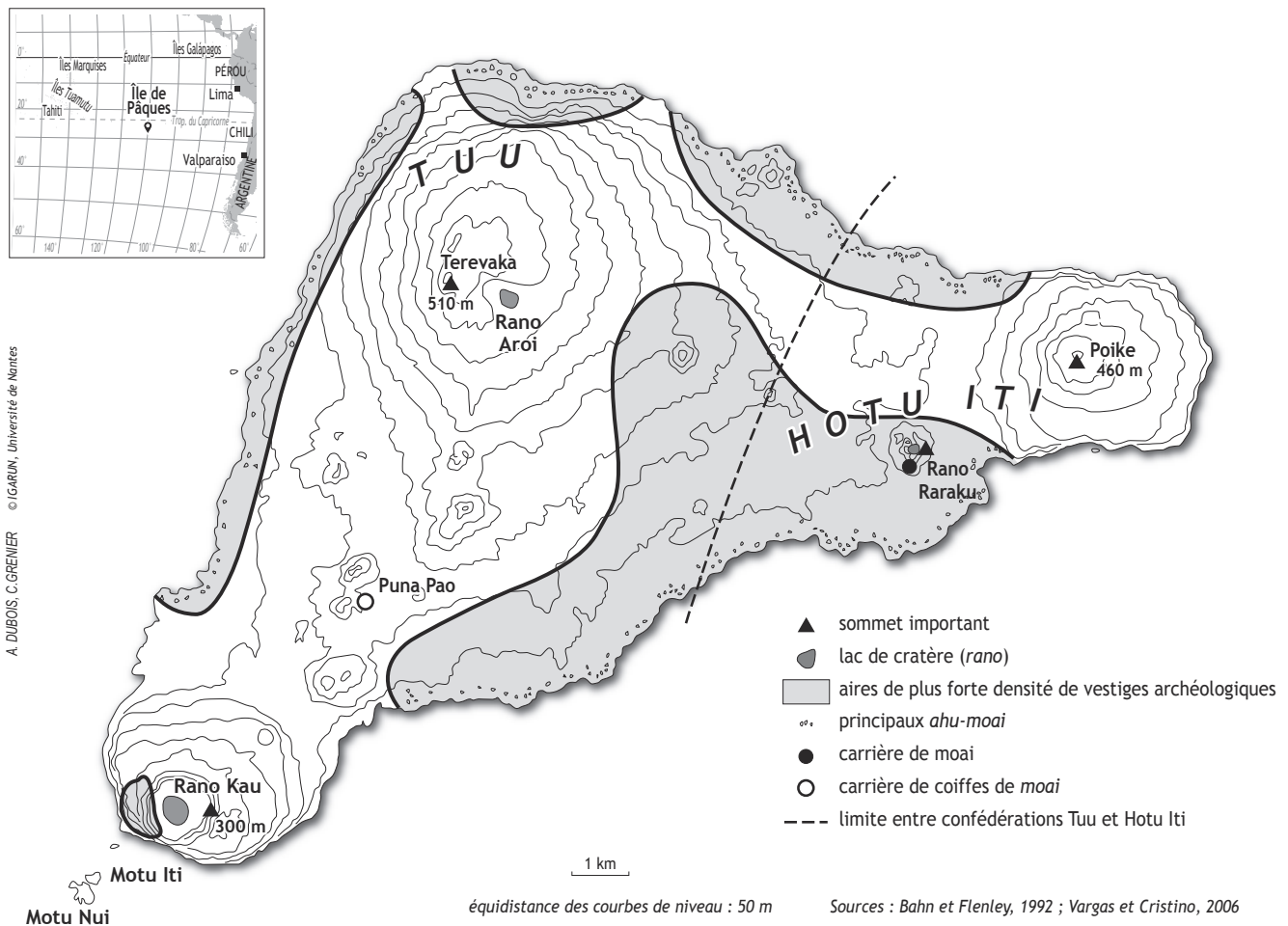


Figure 1 : Rapa Nui avant le contact européen
Rapa Nui before the European contact

envahissent Mangareva et la coupent de ses anciens réseaux (Fischer, 2005), tandis que l'entrée de la planète dans le Petit Âge glaciaire, à la même époque, a comme conséquences l'arrêt des voyages à longue distance dans le Pacifique et l'abandon des îles Pitcairn et Henderson par les Polynésiens (Nunn, 2007). C'est la première « fin d'un monde » rapanui, celui d'une île restée jusqu'alors reliée à la Polynésie Orientale. Dès lors, du ^{xiv}e siècle jusqu'en 1722, les Rapanui vivent dans un isolement absolu, probablement un cas unique dans l'histoire de l'humanité : comment y survivre ?

L'« effet de voisinage » des moai, une géographie rapanui de l'adaptation à l'insularité extrême

Le début de cette longue période de solitude coïncide avec « l'apogée culturelle » rapanui, qui voit l'édification des grandes statues, les *moai*, et fait de « l'île de Pâques le meilleur exemple, dans le monde, du développement d'une culture complexe dans un grand isolement » (Mulloy, 1974, 94). J'appelle géodiversité (Grenier, 2008) la diversité des géographies qui résulte des formes régionales d'adaptation actives à l'environnement et, parfois, de l'isolement des sociétés qui les mettent en œuvre. Au cours de la période de l'« apogée culturelle », les Rapanui créent une culture originale et produisent une géographie singulière au sein de la Polynésie



Orientale, qui leur permettent de survivre à un isolement absolu sur une île exigüe : la géodiversité de Rapa Nui est alors très forte.

Cette période voit le peuplement, le défrichage et la mise en valeur agricole de toute l'île, au point qu'elle est considérée comme « un ensemble archéologique continu » (Vargas et Cristiano, 2006). L'empreinte de la géographie rapanui se fait plus profonde à cause de la croissance soutenue de sa population, qui atteint alors un maximum que l'archéologue Kirch estime être de 10 000 habitants⁷, « un chiffre raisonnable pour l'île de Pâques, car il serait autrement difficile de concevoir des travaux de construction d'une telle ampleur avec une main-d'œuvre qui ne soit pas de cet ordre de grandeur » (2000, 272). À Rapa Nui, la survie d'une population croissante dans des conditions d'insularité extrême dépend en effet de ces « travaux de construction », elle est liée à l'invention d'une géographie particulière dans laquelle les *moai* jouent un rôle clé. À partir du XIII^e siècle, les Rapanui commencent à sculpter des statues colossales – en moyenne, ces *moai* pèsent une dizaine de tonnes et mesurent de cinq à six mètres – dans les flancs de tuf du Rano Raraku (figure 1). On a recensé 890 *moai*, à peu près tous du même modèle, dont près de 500 ont été transportés et dressés sur 125 *ahu* littoraux, formant ainsi autant d'*ahu-moai*, les lieux cérémoniaux des communautés rapanui. Orienté vers l'intérieur de l'île, chaque *moai* représente l'ancêtre tutélaire d'une communauté d'habitat qu'il protège en la couvant du regard, à travers le *mana* – pouvoir magique – irradiant de ses yeux amovibles de corail blanc et d'obsidienne.

Selon Métraux, « cette frénésie qui a poussé les Pascuans à tailler simultanément des dizaines de statues est un étrange phénomène que rien n'explique et pour lequel on se trouve à court d'hypothèses » (1940 [1971, 129]). Il propose pourtant la rivalité entre clans et le prestige de leurs chefs comme explication, tandis que selon Bahn et Flenley (1992), il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire sur l'île... Néanmoins, ces remarques ne suffisent pas à rendre compte de l'énorme énergie que la société rapanui a investi, plusieurs siècles durant, dans les *moai*. Or,

« au moins pendant la phase *ahu-moai*, l'île connut une paix relative » (Fischer, 2005, 35), car on n'y a pas retrouvé de traces d'architecture défensive ni de vestiges d'armes datés d'avant le XVI^e siècle (Mulloy, 1978 ; Bahn et Flenley, 1992).

J'ai formulé l'hypothèse (Grenier, 2005) selon laquelle le temps et l'énergie considérables consacrés aux *moai* sont justifiés par l'état de paix permanente engendré par cette activité. Cette hypothèse s'inspire d'une notion de biogéographie insulaire appelée « effet de voisinage », une forme d'adaptation de certaines espèces animales à la faible superficie des îles et à leurs ressources limitées, des conditions que l'« inflation des densités » de ces populations insulaires rend critique. L'effet de voisinage est une modification des comportements qui réduit l'agressivité des individus et les conduit à réinvestir l'énergie libérée par l'abandon de la défense territoriale au profit d'activités permettant la survie de la population, dans ce cas la recherche de nourriture et le soin aux petits (Blondel, 1995). À Rapa Nui, il existe un « effet de voisinage » parce que, au lieu de se livrer à une compétition mortifère pour élargir leurs territoires respectifs, les clans s'engagent dans une rivalité pacifique de production de *moai* qui détourne leur énergie vers des fins non belliqueuses et augmente le *mana* qui les protège.

Hunt et Lipo (2011) soutiennent que « dans le cas de l'île de Pâques, les concepts de la théorie évolutionniste sont particulièrement appropriés étant données les ressources limitées, l'impossibilité de quitter l'île pour les insulaires, et le coût très élevé qu'aurait signifié la violence entre eux » (*op. cit.*, 104). Ces archéologues placent la notion de « signal de coût » au centre de leur analyse : les *moai* sont un message visuel que les émetteurs envoient à leurs rivaux pour leur signifier qu'il leur en coûterait davantage de s'en prendre à eux que d'éviter le combat. Les *moai* sont ainsi un trait essentiel de la géographie rapanui, où ils ont comme fonction de maintenir en paix une société recluse dans une petite île isolée. Cependant, ce système social finit par entrer en contradiction avec les limites environnementales de Rapa Nui.

Effondrement et résilience rapanui

Au cours de cette période, la société rapanui connaît des tensions croissantes. Elle se scinde en

7. Il s'agit d'un chiffre moyen entre des estimations du maximum démographique de Rapa Nui qui varient énormément, de 3 000 à 15 000 habitants. Ces différences s'expliquent par des hypothèses tout aussi diverses sur la date de peuplement de l'île, entre le V^e et le XI^e siècles.

deux confédérations de clans, ceux de l'est de l'île (Otu iti) s'émancipant de la tutelle de ceux de l'ouest et du nord-ouest (Tu'u). Par ailleurs, l'importance des *moai* dans la société rapanui y renforce la caste des sculpteurs, dont les gens du commun doivent assurer la subsistance au prix d'un travail toujours plus intense. Enfin, la société rapanui est basée sur la compétition entre les clans et leurs chefs, rivalité qui s'accroît partout en Polynésie au fur et à mesure de l'augmentation des « pressions sélectives de l'isolement, de la limitation et de la dégradation des ressources, des perturbations environnementales et de la croissance démographique » (Kirch, 2000, 443).

À Rapa Nui, ces tensions socio-politiques s'exacerbent en effet avec l'augmentation continue de la population, qui entraîne une pression accrue sur les ressources de l'île, pression encore amplifiée au xvi^e siècle par des sécheresses récurrentes dues à des épisodes de Niño particulièrement forts (Nunn, 2007), et par la production soutenue de *moai* afin de conjurer cette néfaste évolution. Le défrichement de l'île s'emballe alors, pour étendre les terres cultivées et fournir les troncs nécessaires au roulage des *moai*, tandis que les rats, qui prolifèrent en raison d'une moindre vigilance, dévorent les graines des palmiers et empêchent leur renouvellement (Hunt, 2007). L'île est ainsi entièrement déboisée entre la fin du xvi^e et le début du xvii^e siècle (Orliac, 1998), ce qui provoque une crise systémique. L'absence de bois empêche désormais la construction de pirogues et interrompt la pêche embarquée, d'où une réduction drastique des captures. L'absence de couverture arborée accroît l'érosion des sols et livre les cultures aux embruns et au soleil, ce qui entraîne la contraction de la surface cultivée. Les ressources alimentaires diminuent rapidement, la famine devient endémique, et les Rapanui se livrent à des guerres permanentes. L'île perd sans doute un tiers de sa population en une cinquantaine d'années : c'est l'« effondrement » de la thèse de « l'écocide », le début de la phase du « déclin » ou la seconde « fin d'un monde » de la société rapanui.

Celle-ci parvient cependant à faire évoluer sa géographie pour s'adapter aux nouvelles conditions environnementales de l'île. Dans l'agriculture, en utilisant les crevasses du sol volcanique ou en construisant des enclos de pierre pour protéger les plantes vivrières des embruns, et en couvrant le sol dénudé d'un paillage lithique, technique dont

témoigne La Pérouse lors de son escale de 1786 : « ces pierres conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité et suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres que ces habitants ont eu l'imprudence de couper » (1797 [1997, 65]). Dans la pêche, en se rabattant sur la collecte de coquillages et la capture de poissons à partir des rivages, lesquels sont vite surexploités (Vargas et Cristino, 2006). La recherche frénétique de nourriture conduit aussi à l'extinction des oiseaux terrestres et à l'abandon de la nidification sur l'île par les oiseaux de mer. Enfin, la poursuite du système des *moai*, dont près de 400 sont restés fichés sur les flancs du Rano Raraku, suggère que les Rapanui ont continué d'en sculpter pour retrouver un effet de voisinage pacifique alors que, faute de palmiers, ils ne pouvaient plus les transporter vers les *ahu* littoraux.

Les Rapanui ont donc un genre de vie suffisamment résilient pour leur permettre de revenir à une forme d'équilibre socio-écologique malgré une mobilité désormais limitée à l'île, une surface cultivée moins importante et des ressources réduites par rapport à celles de l'apogée culturelle. C'est pourquoi à Pâques de 1722, lorsque les Hollandais débarquent sur l'île, ils s'étonnent qu'elle soit déboisée mais sont ravis par ses jardins, au point que Roggeveen la qualifie de « paradis terrestre » (*in* Métraux, 1941 [1999, 48]), tandis que Behrens trouve ses habitants « généreux, robustes et gracieux » (*in* Fischer, 2005, 52).

COMMENT SURVIVRE À L'OUVERTURE GÉOGRAPHIQUE DE L'ÎLE DE PÂQUES ?

L'ouverture géographique des régions de la Terre et l'expansion planétaire de géographies modernes⁸ constituent la mondialisation géographique (Grenier, 2019). Ce processus étend progressivement l'espace Monde jusqu'à l'échelle du globe au cours des périodes historiques de la mondialisation, chacune d'entre elles donnant lieu à des géographies modernes pour leur temps. La mondialisation géographique est une progressive homogénéisation de la Terre comme habitat, en raison de l'érosion des diversités d'espaces, d'environnements et de

8. Les géographies modernes – villes, ports, missions, exploitations d'élevage, plantations, routes, etc. – sont celles de la mondialisation, produites, répliquées et diffusées par ses acteurs – États, entreprises, ordres religieux, colons, etc. – à mesure de l'extension de l'espace Monde.

géocultures, et de la dégradation corrélative de la diversité biologique terrestre : elle est une perte de géodiversité à l'échelle planétaire. Je distingue trois phases d'ouverture géographique à l'île de Pâques – « premiers contacts » (1722-1861), « destruction et réclusion » (1862-1965) et « intégration » (depuis 1966) – inaugurées par des événements qui déclenchent la « fin d'un monde » et donnent lieu à la production de géographies modernes qui transforment l'île de fond en comble.

Premiers contacts (1722-1861)

Cette phase d'ouverture géographique commence au XVIII^e siècle, au cours duquel les expéditions européennes dans le Pacifique se multiplient (Howe, 1991). Des navigateurs des grandes puissances maritimes de l'époque touchent alors l'île de Pâques : « découverte » par le Hollandais Roggeveen en 1722, redécouverte par l'Espagnol Gonzalez en 1770, l'île est ensuite abordée par l'Anglais Cook en 1774 puis par le Français La Pérouse en 1786.

Bien qu'elle n'ait duré que deux jours, l'escale des Hollandais déclenche une grave crise systémique dans l'île, dont la population avait « atteint son maximum historique au XVII^e siècle, pour décliner ensuite de façon abrupte vers la moitié du XVIII^e siècle » (Vargas et Cristino, 2006, 233), c'est-à-dire après le passage de Roggeveen. La première ouverture géographique d'une île totalement isolée du Monde pendant des siècles provoque un effondrement de la population insulaire par choc microbien : c'est son aspect écologique. Les Hollandais ont en effet apporté avec eux bactéries et virus qui ont causé la mort de 2 000 à 3 000 Rapanui dans les années suivantes (Fischer, 2005), soit un tiers de la population insulaire⁹.

L'hécatombe a deux conséquences sur la société rapanui. Elle conduit d'une part à l'abandon définitif du culte des *moai*, car le *mana* des ancêtres statués, après avoir jadis échoué à éviter la catastrophe entraînée par la déforestation de l'île, se révèle aussi impuissant à protéger les Rapanui de la mort apportée par les étrangers. D'autre part, la chute de population entraîne la désorganisation de la société, qui sombre dans une guerre totale pendant

les deux décennies suivant la visite des Hollandais : les villages des vaincus sont détruits, leurs habitants réduits en esclavage ou massacrés et parfois mangés, et les survivants se terrent dans des grottes. Après la stabilisation de la population et de la société rapanui dans une île à nouveau oubliée du Monde pendant un demi-siècle, l'escale des Espagnols en 1770 engendre des troubles similaires, quoique de moindre ampleur. À partir d'alors les visites se font, sinon régulières, du moins plus fréquentes, de quoi habituer progressivement les Rapanui à la connexion de leur île au Monde.

Passés les chocs de 1722 et de 1770, ceux-ci font en effet preuve de résilience à l'ouverture géographique de l'île de Pâques. Une nouvelle croyance, le culte de l'Homme-Oiseau associé à une divinité unique – Make Make – désormais seule source de *mana*, remplace les *moai* (Métraux, 1941 ; Mulloy, 1974). Ce culte est un mode d'adaptation géographique à une île dévastée : à l'issue d'une périlleuse compétition entre champions des clans¹⁰, celui du vainqueur a le droit d'utiliser à sa guise les ressources de l'île pendant un an. Bien qu'il donne lieu à de nombreuses violences, le culte de l'Homme-Oiseau parvient à enrayer la spirale d'autodestruction de la population en réglementant le partage des ressources insulaires. Une efficacité qui vaut à ce mode de « gouvernance » une certaine longévité, comme en témoigne le missionnaire Roussel qui séjourne dans l'île à partir de 1866 : « le pouvoir a été usurpé par quelques aventuriers plus effrontés et plus brigands que les autres, qui gouvernent tour à tour l'espace pendant environ un an. [...] Comme tout manque à ce gouvernement parasite, ses plus beaux exploits consistent à porter la guerre et l'incendie là où il croit qu'il y a quelques patates et ignames à voler » (Cools, 1973, 45).

De 1793 à 1861, une cinquantaine de baleiniers, surtout américains, et quelques autres navires font relâche à l'île de Pâques (McCall, 1994). Certains équipages embarquent, de gré ou de force, de petits groupes de Rapanui, d'autres échangent vêtements,

9. Ces « extinctions de premier contact » sont caractéristiques de certaines ouvertures géographiques : elles ont eu lieu, entre autres, en Amérique au XVI^e siècle puis dans le Pacifique aux XVIII^e et XIX^e siècles.

10. Elle a lieu chaque printemps à partir d'Orongo, village cérémoniel construit pour l'occasion. Les jeunes gens descendent la falaise, nagent jusqu'à Motu Nui et y séjournent quelques jours jusqu'à l'arrivée des sternes, dont ils guettent la ponte. Le premier à rapporter un œuf de sterne intact au terme du parcours inverse est déclaré vainqueur de la compétition. Avec les *moai*, les Rapanui étaient tournés vers l'intérieur de l'île, dont l'Homme-Oiseau leur permet de s'évader symboliquement : l'ouverture géographique de l'île de Pâques est aussi illustrée par ce changement.

morceaux de bois et menus objets contre faveurs sexuelles, patates douces ou « idoles » ; bientôt monétarisés, ces échanges initient les insulaires au commerce. Ces visites et leur cortège de maladies entraînent une nouvelle baisse de la population rapanui : on estime que l'île de Pâques comptait entre 5 000 et 6 000 habitants en 1821, alors qu'ils n'étaient plus que 3 000 en 1862 (McCall, 1994). La géographie de l'île change aussi, car la chute de la population réduit encore l'espace cultivé et le nombre des lieux habités, d'autant que les Rapanui tendent à s'établir dans les deux baies où débarquent les navigateurs occidentaux, celles de Cook et de La Pérouse (figure 2). Mais si la population continue à décliner, la société rapanui a cependant survécu une fois encore à la fin de son « île monde » totalement isolée en s'adaptant à l'ouverture épisodique de celle-ci.

La deuxième phase d'ouverture géographique de l'île de Pâques (1862-1965)

Elle est inaugurée par un événement dévastateur : fin 1862, huit bateaux de trafiquants de main-d'œuvre raflent 1 500 personnes, soit la moitié de la population insulaire, pour les emmener travailler dans des plantations du littoral péruvien. L'évêque de Tahiti, toutefois, alerte le gouvernement français, qui fait alors pression sur celui de Lima et permet le rapatriement de 15 survivants à l'île de Pâques fin 1863. Ceux-ci sont porteurs de maladies qui, au Pérou, ont fait périr en un an 99 % des Rapanui déportés ; la population insulaire, contaminée à son tour, décline très vite. L'épisode péruvien représente ainsi le paroxysme de l'ouverture géographique de l'île de Pâques, l'une des plus violentes et rapides de l'histoire. En un an, près des deux tiers des Rapanui ont été anéantis et leur culture a en grande partie disparu, car les experts en chants et généalogies comme les maîtres des *rongo-rongo*¹¹ sont tous morts.

Destruction et réclusion

Cet ethnocide est documenté par des missionnaires français de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Picpus, chargée par l'Église d'évangéliser

la Polynésie Orientale à partir de ses antennes de Valparaiso et de Tahiti. En 1864, ces missionnaires s'établissent de façon permanente à l'île de Pâques, dont ils estiment alors la population à 1 200 habitants, et ils se lancent dans une course contre la mort pour la convertir : il ne reste que 600 Rapanui en 1869 (Cools, 1973). En 1867, l'aventurier français Dutrou-Bornier s'installe à l'île de Pâques et se met à « acheter » des terres aux indigènes avant d'entrer en conflit avec les missionnaires, qui abandonnent l'île en 1871 en emmenant 200 Rapanui à Tahiti. Associé à des entrepreneurs anglo-tahitiens, Dutrou-Bornier se lance alors dans l'élevage ovin à l'échelle de l'île, tandis que les insulaires survivants sont cantonnés sur les terres autour de l'ancienne mission, à Hanga Roa (figure 2). Les Rapanui continuent de décroître inexorablement, comme en témoignent les équipages de navires de guerre français : en 1872, lors de l'escale du Flore, on en compte 170, et ils ne sont plus que 111 en 1877 au passage du Signelay, tandis que 18 000 moutons paissent alors dans l'île (McCall, 1994). Loti, membre de l'équipage du Flore, est convaincu de la fin inéluctable des Rapanui : « prisonniers de leur île sans arbres, ils sont d'une race condamnée qui, même là-bas, en Polynésie, dans les îles mères, va s'éteignant très vite ; ils appartiennent à une humanité finissante et leur singulier destin est de bientôt disparaître » (1899 [2006, 94]).

En 1888, le Chili annexe l'île de Pâques mais se révèle incapable d'en assurer la colonisation, de sorte que l'État la loue, en 1903 et pour cinquante ans, à une filiale de l'entreprise transnationale britannique Williamson, Balfour and Co. La Compagnie Exploitante De l'Île de Pâques (CEDIP) met l'île en coupe réglée : le réduit rapanui – 1900 hectares – est entouré de barbelés, et ses habitants ont interdiction d'en sortir, sauf pour travailler de jour comme « *peones* » dans l'« *hacienda*¹² », qui couvre le reste des terres (Fuentes *et al.*, 2013). Métraux (1940) signale que l'île de Pâques compte 40 000 moutons en 1935 (pour 450 habitants), et il y en a 50 000 en 1953, à la fin du bail de la CEDIP (Porteous, 1981). L'île a beau être maillée d'enclos en pierres – les *peones* se servent sur les constructions rapanui, devenues des vestiges archéologiques –, le bétail

11. Tablettes en bois gravées de hiéroglyphes qui n'ont toujours pas été déchiffrés.

12. Le vocabulaire des latifundistes latino-américains est en usage à l'île de Pâques, dont les habitants sont appelés « *indios* »...

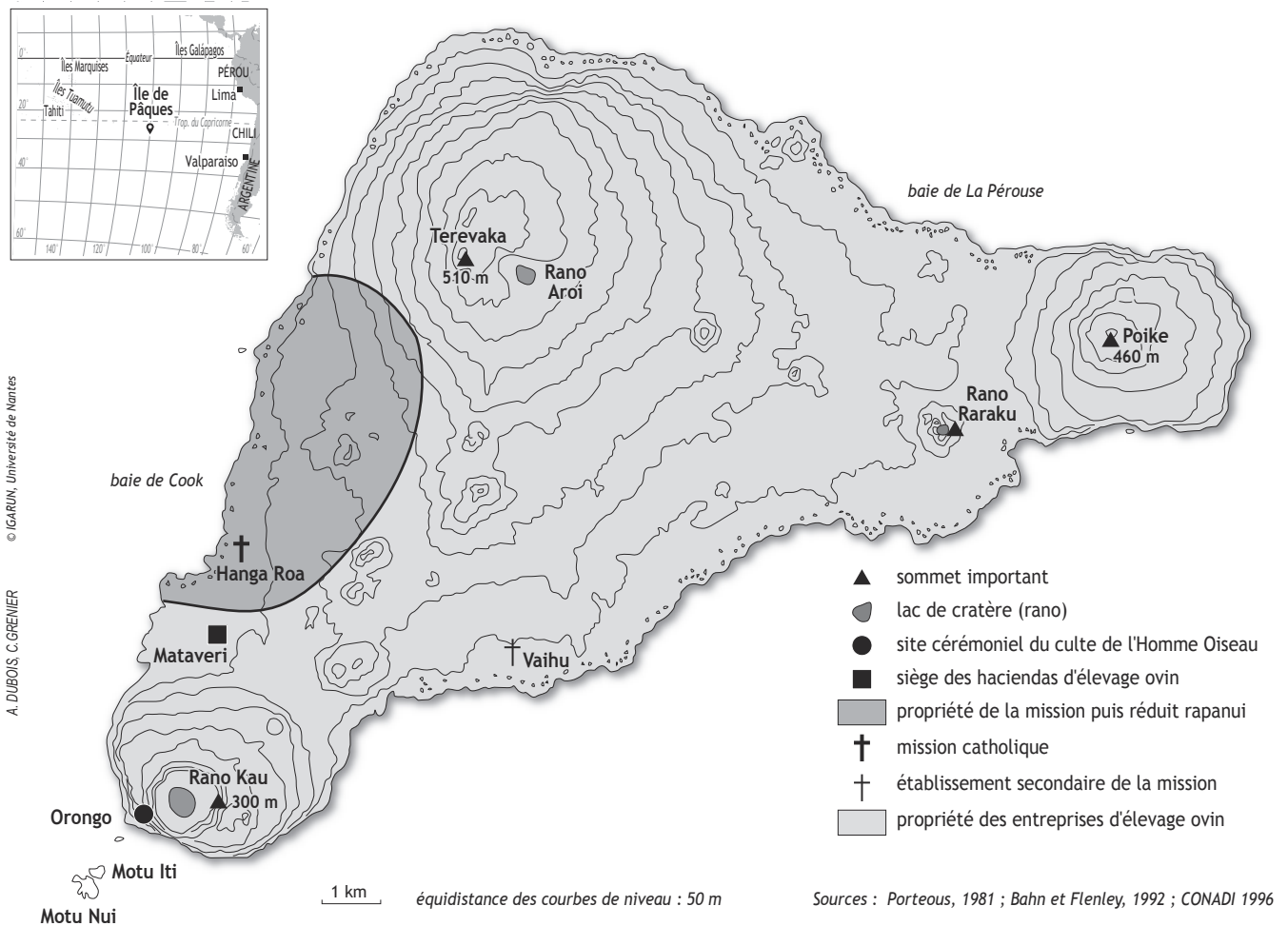


Figure 2 : L'île de Pâques à la fin du XIX^e siècle
Easter Island at the end of the 19th century

ravage, par surpâturage et piétinement, un écosystème insulaire déjà très pauvre et dégradé.

De façon apparemment paradoxale, cette phase d'ouverture géographique de l'île de Pâques s'accompagne de l'enfermement de sa population : la mobilité des Rapanui est encore moindre qu'après l'« écocide » du XVI^e siècle. L'île de Pâques est pourtant largement ouverte au Monde, auquel elle est rattachée par le réseau de la Williamson Balfour (gérants et contremaîtres britanniques, importation de bétail et exportation de laine), par la présence, même symbolique, de l'État chilien (quelques militaires à la solde de la Compagnie), par les escales de navires de guerre occidentaux, et par les visites de plus en plus fréquentes de scientifiques et de voyageurs européens et américains. La configuration spatiale associant l'ouverture géographique d'une région

et l'enfermement de sa population autochtone ou déportée dans des réduits en son sein – plantations esclavagistes, réserves indigènes, îles prison, etc. – se développe partout au cours de la mondialisation, de l'Amérique aux îles océaniques.

La seconde ouverture géographique de l'île de Pâques est bien celle du véritable effondrement rapanui, elle se marque par la destruction de ses habitants – 96 % d'entre eux ont disparu en 15 ans – et de leur culture, dont il ne subsiste pratiquement que la langue. Elle est suivie, pour la première fois, par l'implantation de géographies modernes, qui se substituent définitivement aux géographies rapanui et modifient profondément l'organisation de l'espace de l'île ainsi que ses environnements et paysages. En perdant sa souveraineté sur l'île, désormais privée de territoire et par conséquent dans l'impossi-

bilité de produire sa propre géographie, la société rapanui n'a plus de capacité de résilience, elle n'est plus en mesure de créer de la géodiversité. Le système socio-environnemental autonome de l'île de Pâques n'a donc pas survécu à cette quatrième fin d'un monde.

Résilience ou résistance ?

En 1965, à la fin de cette deuxième phase d'ouverture géographique, la population rapanui est d'environ mille habitants, dans une île qui n'est alors reliée au Chili que par un navire militaire par an (Beighton, 1966). Si ce renouveau démographique indique une certaine résilience de la population insulaire, l'espace et la société rapanui ont en revanche disparu, tandis que sa culture est moribonde. Jusqu'en plein ^{xx}^e siècle, les Rapanui ont été maintenus enfermés sur leur île, car en 1953, à l'expiration du bail de la CEDIP, la Marine chilienne prend le contrôle du territoire et maintient la prohibition d'en sortir. C'est pourtant par l'intermédiaire de la mondialisation de leur île que les Rapanui parviennent à résister à leur anéantissement.

L'intérêt des Occidentaux pour la culture rapanui s'affirme alors qu'elle est sur le point de disparaître. En 1868, un navire de guerre britannique enlève un *moai* pour le British Museum ; le Flore, en 1872, fait de même pour le compte de la France. Les Rapanui vendent ce qu'ils prétendent être les dernières statuettes sauvées du zèle missionnaire, mais on ne peut plus alors les distinguer des « curios » fabriqués par les sculpteurs locaux depuis le début du ^{xix}^e siècle. Loti (1899) lance la mode des « mystères de l'île de Pâques » ; dès lors, les collectionneurs occidentaux s'arrachent des objets rapanui plus ou moins authentiques, tandis que commencent à fleurir des thèses farfelues sur l'édification des *moai*... Les premières fouilles archéologiques sont effectuées en 1886, et les premières recherches anthropologiques se déroulent en 1914 (Routledge, 1919).

L'engouement des Occidentaux pour l'île de Pâques suscite une réinvention partielle de la culture rapanui par les insulaires. C'est entre 1892 et 1896, alors qu'il n'y a pas d'étrangers à l'île de Pâques où aucun navire ne fait plus escale, que les Rapanui « commencent à réinventer leur histoire, en combinant d'anciens récits locaux et des emprunts récents pour créer un corpus "néo traditionnel" » (Fischer,

2005, 148). C'est alors que sont créés le mythe du roi fondateur Hotu Matua, de nouvelles généalogies claniques et le drapeau rapanui, aujourd'hui les principaux symboles de l'identité polynésienne de l'île. Cette « invention de la tradition » accompagne une certaine résistance des Rapanui à l'occupation de leur île, qui se manifeste notamment par une révolte – vite matée – en 1914, par la sauvegarde de leur langue, et par la capture de moutons.

Avec l'administration de la Marine chilienne, scientifiques et voyageurs étrangers sont plus nombreux à visiter l'île de Pâques, et certains d'entre eux, comme l'archéologue Heyerdhal (1958) ou le journaliste Mazière (1965), publient des récits de leur séjour qui font connaître l'île à un large public dans le monde. La première restauration archéologique d'un *ahu-moai* par une mission américano-chilienne, en 1960, renforce l'affirmation de l'identité rapanui. Et c'est la présence désormais régulière de ces étrangers qui permet aux insulaires de mettre fin à leur réclusion : en 1964, des Rapanui confient une lettre dénonçant leurs conditions de vie à une mission médicale canadienne qui séjourne dans l'île. Publié dans le *New York Times*, ce témoignage provoque un scandale international qui oblige le Chili, en 1966, à accorder la citoyenneté chilienne aux Rapanui, à lever toutes les restrictions sur leur mobilité, à transformer le territoire en département et à en programmer le développement par le biais du tourisme. Ces décisions politiques provoquent la cinquième « fin d'un monde » rapanui, car disparaissent alors le monde clos d'une île maintenue isolée aux marges du système Monde, à l'économie locale largement fondée sur le troc et dont les habitants avaient interdiction de sortir.

L'intégration de l'île de Pâques au Monde (depuis 1966)

Ainsi commence la troisième phase d'ouverture géographique de l'île de Pâques où, désormais, les touristes sont destinés à remplacer les moutons, vite éliminés (Cristino *et al.*, 1984)¹³... L'intégration de l'île de Pâques au Monde suit une trajectoire géohistorique étonnamment similaire à celles des Galapagos à la même époque (Grenier, 2002a),

13. À partir de 1953, la Marine dilapide en effet le cheptel : tous les mois, elle offre 200 moutons aux employés locaux de l'*hacienda*, qui périclité, et elle en vend 150 autres à la communauté rapanui.

ce qui souligne l'homogénéisation géographique en cours à l'échelle planétaire lors de la période contemporaine de mondialisation.

Les facteurs de l'ouverture géographique contemporaine de l'île de Pâques

Cette phase d'ouverture est due à trois facteurs qui sont liés entre eux car ils obéissent à une logique d'intégration territoriale et de développement économique : la connexion aérienne de l'île de Pâques au Monde, la croissance du tourisme qu'elle permet, et l'immigration chilienne qui en résulte.

La desserte aérienne de l'île se fait grâce à l'US Air Force (USAF), qui y construit, en 1965-1966, une station de suivi de satellites et une longue piste d'aviation : dans le contexte de la Guerre Froide, les États-Unis veulent disposer d'une base à l'île de Pâques pour surveiller le Sud Est du Pacifique. Si de rares visiteurs parvenaient jusqu'alors à l'île de Pâques à bord du bateau annuel de la Marine Chilienne, l'aéroport de Mataverí permet à l'entreprise transnationale de tourisme Lindblad Travel¹⁴ d'y acheminer ses clients par avion charter dès 1967, année où 444 touristes séjournent dans l'île. Au début des années 1970, avec la ligne Santiago-Papeete via l'île de Pâques de la compagnie aérienne Lan Chile, qui en a toujours le monopole, le nombre annuel de touristes dans l'île fluctue autour de 5 000 par an (Porteous, 1980). La dictature chilienne (1973-1990) explique la stagnation du nombre de touristes à l'île de Pâques, où ils ne sont encore que 5 000 en 1990. En 1985 pourtant, dans le cadre de la « guerre des étoiles » de l'administration Reagan, l'USAF agrandit la piste d'aviation de Mataverí, ce qui en fait l'une des plus longues de l'hémisphère Sud. Depuis 1990, le nombre de touristes augmente rapidement à l'île de Pâques : ils sont 20 000 en 1998, 65 000 en 2014 (Figueroa et Rotarou, 2016), et 100 000 en 2017 (www.cnnchile.com/2018/02/07 ; <http://www.clarin.com/9/03/2018>).

De façon similaire aux Galapagos, la mise en tourisme de l'île de Pâques s'appuie sur trois piliers : la recherche scientifique, la conservation du patrimoine et la médiatisation mondiale de celles-ci (Grenier, 2002b). Après avoir fait de l'île de Pâques

un « monument historique national » en 1935, l'État chilien y crée le « Parc National Rapa Nui » en 1966, sur une partie des terres de l'ancienne *hacienda*, tandis que se multiplient les missions scientifiques étrangères et chiliennes et les restaurations archéologiques, pour la plupart financées par des pays du Nord. C'est alors que les médias diffusent les slogans de « lieu habité le plus isolé du monde » ou de « plus grand musée à ciel ouvert du monde ». L'île de Pâques, faite « patrimoine de l'humanité » par l'Unesco en 1995, est devenue une destination de tourisme haut de gamme, qui vend sa singularité culturelle passée à un prix que le coût du billet d'avion rend très élevé.

Le troisième facteur de l'ouverture géographique contemporaine de l'île de Pâques est celui de l'immigration en provenance du Chili continental. L'installation de nombreux migrants chiliens aux côtés d'une population rapanui revendiquant désormais ouvertement son identité polynésienne est une garantie du maintien de la souveraineté nationale sur le lointain territoire d'outre-mer d'un pays au nationalisme sourcilleux¹⁵. Alors que les Chiliens natifs du continent (des militaires et leurs familles, plus quelques fonctionnaires civils) étaient 143 en 1965, la construction de l'aéroport et l'installation de l'administration civile font bondir ce chiffre à 665 personnes l'année suivante ; leur nombre augmente ensuite lentement pour atteindre 700 personnes en 1981, contre 1 600 habitants rapanui (Cristino *et al.*, 1984). Mais depuis les années 2000, la croissance démographique s'accélère, en lien avec celle du tourisme qui attire beaucoup de Chiliens du continent à l'île de Pâques, où ils sont 1 500 en 2002, soit 40 % de ses 3 800 habitants ; l'île compte 5 800 habitants en 2012 (<http://reportescomunales.bcn.cl/2015>), et 7 750 en 2017 (INE, 2017), dont 46 % de chiliens continentaux et 3 % d'étrangers.

La « continentalisation » de l'île de Pâques

L'ouverture géographique contemporaine de l'île de Pâques conduit à sa continentalisation, une notion qui est l'application de celle de mondialisation géographique aux îles océaniques et qui souligne la perte des spécificités spatiale, environne-

14. Lindblad Travel, aujourd'hui l'une des principales entreprises mondiales d'écotourisme de luxe, a aussi lancé la destination des Galapagos en 1967.

15. Dans les années 1990 par exemple, l'émission de deux timbres de Polynésie Française illustrés par l'île de Pâques suffit à déclencher une crise diplomatique entre le Chili et la France (<http://www.soberaniachile.cl>).

mentale ou géoculturelle insulaires. Deux missions de plusieurs semaines chacune à l'île de Pâques, en 1999 et en 2000, m'ont permis d'étudier la similitude des processus de continentalisation en cours sur cette île et aux Galapagos (Grenier, 2002a). Or cette continentalisation s'est beaucoup accélérée depuis.

Avec la troisième phase d'ouverture géographique, l'espace et l'environnement de l'île de Pâques changent complètement (figure 3).

L'État a conservé la propriété d'environ 80 % des terres de l'île : le Parc National en couvre 6 600 hectares et le « Fundo Vaitea », réserve foncière de l'entité publique CORFO (Corporation de Développement), à peu près la même superficie. Si en 1993, les Rapanui ont obtenu le droit d'être les seuls particuliers à posséder la terre à l'île de Pâques, leurs 3 500 hectares de propriétés privées ne représentent que 21 % de sa superficie, contre

11 % du temps de l'*hacienda* étrangère (Rochna Ramirez, 1996). Dès 1966, l'État s'est lancé dans la construction de routes, asphaltées dans les années 1990, alors que des pistes carrossables mènent aux principaux sites de visite du Parc National. L'île est en partie reboisée par la plantation de plus de 750 000 eucalyptus, essentiellement dans le Fundo Vaitea et sur le versant nord du Rano Kau, afin de lutter contre l'érosion, faire office de coupe-vent et fournir du combustible (Esen-Baur et Walter, 1990), ainsi que de cocotiers à Anakena, pour donner une touche de « Pacifique Sud » à la seule plage de l'île, dont elle est l'un des principaux sites touristiques. En raison de la forte croissance démographique, l'aire urbaine, initialement limitée au village d'Hanga Roa, ne cesse de s'étendre sur un foncier agricole en déshérence.

Car en passant brutalement du troc à une économie entièrement monétarisée, le genre de vie de la

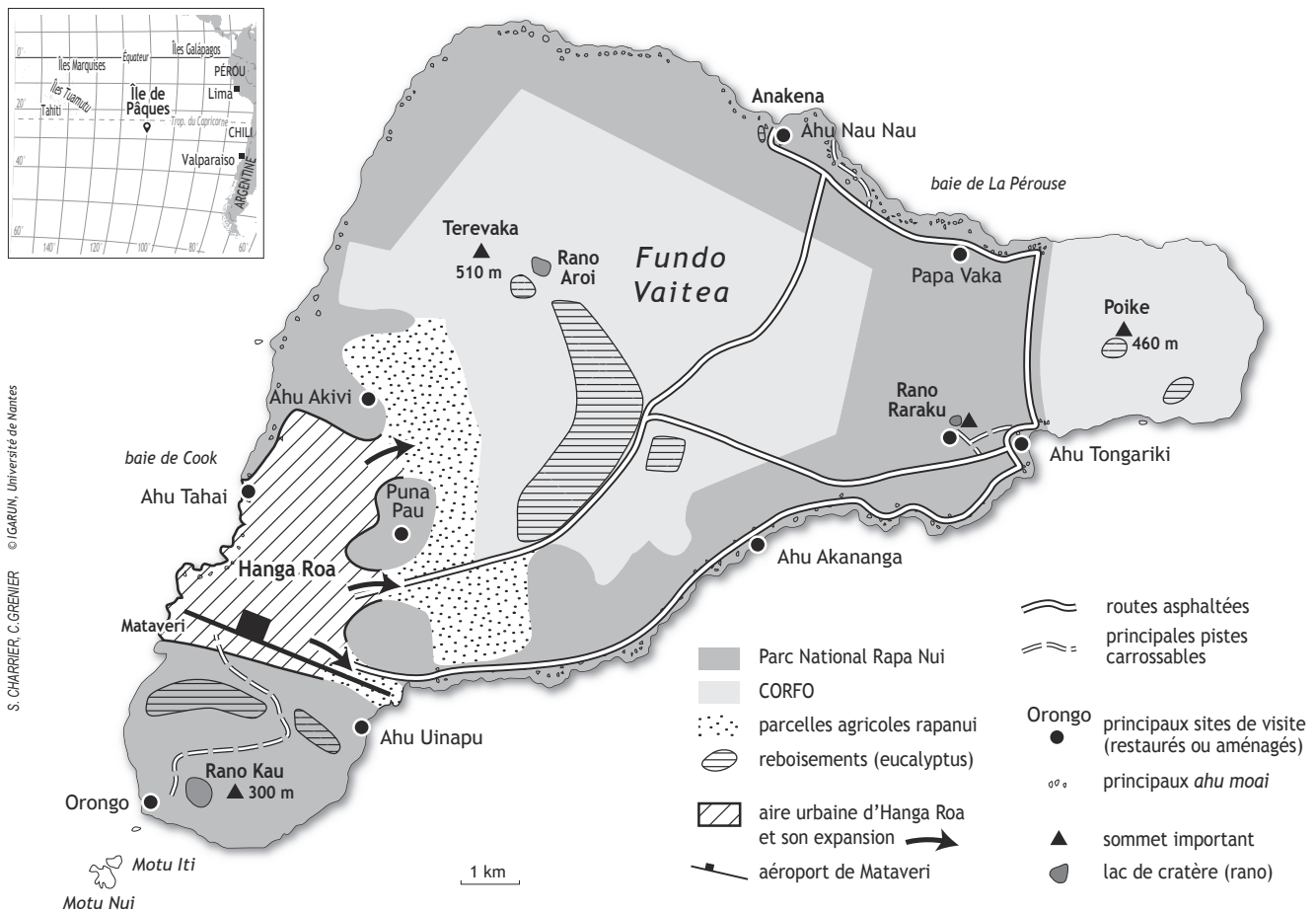


Figure 3 : L'île de Pâques aujourd'hui
Easter Island today



population insulaire a été bouleversé¹⁶. L'agriculture, la pêche et l'élevage n'y jouent plus qu'un rôle insignifiant, de sorte que les produits alimentaires sont importés du Chili ou de Tahiti. La population insulaire, qui vivait en quasi autosubsistance jusque dans les années 1960, est aujourd'hui entièrement dépendante de l'extérieur. La majeure partie des habitants travaille dans le tourisme – qui a engendré plus de 70 millions de dollars de revenus locaux en 2017 (Clarín.com, 9/03/2018) –, la fonction publique d'État et l'administration municipale, et elle jouit d'un niveau de vie élevé par rapport au reste du Chili, ce qui se traduit notamment par un grand nombre de véhicules motorisés et une forte production de déchets. Alors qu'en 1971 il n'y avait qu'une vingtaine de véhicules motorisés dans l'île (Esen-Baur et Walter, 1990), la municipalité d'Hanga Roa estime en 2018 qu'il y en aurait 3500, soit un pour deux habitants (<http://www.publimetro.cl/cl/noticias/2018/08/02>) dans une île où la voirie ne dépasse pas 100 km : 34 % des habitants déplorent cette congestion (El Mercurio, 18/3/2018). L'excès de déchets est considéré comme le principal problème de l'île par 44,5 % des habitants : en 2016, population et touristes ont produit 7 500 tonnes d'ordures (*idem*).

La « modernisation » (Porteous, 1981) et « l'acculturation » (Cristino *et al.*, 1984) de l'île de Pâques ont des conséquences contradictoires sur la société insulaire, dont les enquêtes réalisées auprès de la population en 1999-2000 donnent une idée. Elles révèlent la nostalgie des Rapanui pour le temps où l'on menait dans l'île « la vie d'un village tranquille », mais aussi leur satisfaction de s'être enrichis grâce au tourisme. Les rapports entre communautés sont eux aussi ambigus : bien que les mariages entre Rapanui et Chiliens du continent (appelés « Contis » sur l'île) soient nombreux, les préjugés restent tenaces – les premiers reprochant aux seconds d'être des colons, ces derniers prétendant être les seuls à vraiment travailler - et les tensions récurrentes. Car les Rapanui redoutent ce qu'ils appellent la « chilénisation » accélérée de leur île, d'abord à cause de l'arrivée croissante de « Contis », mais aussi en raison de la

télévision chilienne (depuis 1975), des programmes scolaires en espagnol (un lycée a été inauguré en 1989) puis de la diffusion d'Internet, qui ont comme conséquence la baisse de la pratique du rapanui, voire son abandon par les jeunes générations.

Pour résister à la « chilénisation » de l'île de Pâques, localement dirigée par les Rapanui, ceux-ci imposent l'enseignement de leur langue à l'école primaire, promeuvent des événements culturels à finalité touristique inspirés d'une tradition largement inventée, ou arborent le drapeau rapanui. Ils renouent également les relations entre l'île de Pâques et le reste de la Polynésie, en participant à des festivals culturels et en renforçant les liens avec la diaspora rapanui, en particulier avec la communauté de Tahiti (McCall, 1998). Certains Rapanui revendiquent l'indépendance de l'île, son rattachement à la Polynésie française, ou encore un statut d'autonomie comparable à celle-ci. Cette résistance se manifeste enfin par la remise en cause de l'emprise foncière de l'État chilien à l'île de Pâques, où les Rapanui exigent la restitution de leurs « terres ancestrales » comprises dans le Parc National et le Fundo Vaitea.

L'État chilien réagit à ces contestations par la voie législative. En 2007, une modification de la constitution de la République stipule que l'île de Pâques ne dépend plus de la province de Valparaíso mais forme désormais un « territoire spécial » sous administration directe du ministère de l'Intérieur, ce qui lui permet d'être doté de lois spécifiques (Ley n° 20.193, www.leychile.cl). Le modèle revendiqué est celui des Galapagos (<http://www.quepasa.cl/articulo/ojos-de-la-llave/2010/10/17-4227-9-estudian-formula-galapagos-para-rapa-nui.shtml>), où une « Loi spéciale », votée par le Congrès équatorien en 1998, instaure un permis de résidence permanente pour les habitants établis avant 1993 dans l'archipel, où les Équatoriens du continent ne peuvent séjourner plus d'un mois sans permis de travail (Grenier, 2007). Il faut néanmoins attendre août 2018 pour que le Congrès chilien vote la loi n° 21.070 (www.leychile.cl), qui « régule l'exercice des droits à résider, séjourner et se déplacer dans, vers et depuis le territoire spécial de l'île de Pâques ». L'article 5 de cette loi stipule que les Chiliens du continent et les touristes (nationaux et étrangers) ne pourront, sauf exceptions, séjourner plus de 30 jours à l'île de Pâques, et son article 11 décrète une « capacité de charge démographique » de l'île, établie tous les

16. À ce propos, le tournage du film « Rapa Nui » par K. Costner, qui aurait apporté dix millions de dollars à l'île de Pâques entre novembre 1992 et août 1993, est considéré comme un tournant par nombre de mes interlocuteurs : comme le résume le premier adjoint au maire d'Hanga Roa, « avant, on donnait, maintenant, on vend, même entre Rapanui » (B. Lyon, *comm. pers.*, 15 novembre 1999).

cinq ans par les services de l'État et les autorités insulaires. Cependant, si l'on juge l'efficacité de ces lois à l'aune des Galapagos, où une nouvelle loi spéciale votée en 2015 prône de « limiter l'ouverture géographique » de l'archipel alors que le nombre de touristes ne cesse d'y augmenter, il est peu probable que la seule législation puisse enrayer un processus d'ouverture qui s'accélère.

CONCLUSION : L'ÎLE DE PÂQUES, MODÈLE GÉOGRAPHIQUE DE GÉODIVERSITÉ ET DE SON ÉROSION

Le long isolement d'une petite société sur une île océanique minuscule et solitaire ainsi que la connaissance historique de son ouverture sur le monde extérieur font de l'île de Pâques une sorte de laboratoire, où les processus étudiés sont relativement simples et permettent d'élaborer des modèles géographiques. Dire que l'île de Pâques constitue un double modèle de géodiversité et de son érosion souligne la valeur heuristique de ce cas pour étudier ces phénomènes géographiques ailleurs et à diverses époques, selon une analyse centrée sur l'isolement et l'adaptation des sociétés à leur environnement comme sur les conséquences de la connexion au Monde de ces systèmes socio-environnementaux.

Avant le contact européen, Rapa Nui était un modèle d'adaptation et de résilience d'une société en situation d'insularité extrême par production d'une géographie singulière, un modèle de géodiversité qui a permis à la société rapanui de survivre à deux fins d'un monde dans un isolement absolu. Tandis qu'avec l'arrivée de divers acteurs extérieurs, l'île de Pâques devient emblématique de l'érosion des capacités d'adaptation et de résilience d'un système socio-environnemental par ouvertures géographiques successives, qui ont amoindri puis anéanti les possibilités de la société rapanui de survivre aux deux ou trois fins d'un monde engendrées par ces connexions au système Monde : un modèle de destruction de géodiversité.

Par leur intensité et leur répétition historique, ces séquences font ainsi de l'île de Pâques un modèle de catastrophes et de résiliences environnementales, à la fois écologiques et sociales, c'est-à-dire géographiques. Les effondrements de l'île de Pâques sont la conséquence, soit d'une inadaptation géographique de la société rapanui aux limites de son « île

monde », soit d'un changement de situation géographique de celle-ci dans le monde polynésien puis dans l'espace Monde, soit les deux. Et les survies de la société rapanui à la catastrophe dépendent de sa capacité à reconstruire un monde géographiquement viable.

Autrefois fermée, aujourd'hui ouverte, l'île de Pâques est toujours confrontée à ses limites environnementales. Si les géographies rapanui ont jadis permis à ses habitants de s'y adapter et de survivre à plusieurs fins d'un monde, les géographies modernes de l'île de Pâques, qui marquent son inclusion dans le monde contemporain, n'ont plus la capacité de produire de la géodiversité. Or préserver ou inventer, partout, de la géodiversité contribuerait à éviter que la multiplication des fins des mondes se transforme en fin du Monde, c'est-à-dire en fin de la viabilité de l'habitat terrestre pour une humanité enfermée sur la Terre.

Bibliographie

- BACHIMON P., 1995. L'insularité océanienne dans la cosmogonie maohi, *L'Espace géographique*, tome 24, n° 3, p. 227-235.
- BAHN P., FLENLEY J., 1992. *Easter Island, Earth Island*, London, Thames and Hudson, 240 p.
- BEIGHTON P., 1966. Easter Island People. *The Geographical Journal*, vol. 132, n° 3, p. 347-357.
- BLONDEL J., 1995. *Biogéographie. Approche écologique et évolutive*, Paris, Masson, 297 p.
- BROSIMMER F., 2003. *Ecocide. Une brève histoire de l'extinction en masse des espèces*, Paris, Parangon, 265 p.
- CONAF (Corporación Nacional Forestal), 1997. *Plan de manejo. Parque Nacional Rapa Nui*, Santiago, CONAF, 162 p.
- COOLS A., 1973. *L'île de Pâques et la Congrégation des Sacrés Cœurs. Documentation*, Rome, M.S. 271 788-95 (972)-5, 236 p.
- CRISTINO C., RECASENS A., VARGAS P., EDWARDS E., GONZALEZ L., 1984. *Isla de Pascua. Proceso, Alcances y Efectos de la Aculturación*, Santiago, Universidad de Chile, 96 p.
- DIAMOND J., 2006. *Effondrement. Comment les sociétés choisissent de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard, 648 p.
- DIAMOND J., 2007. Easter Island Revisited, *Science*, vol. 317, p. 1692-1694.
- DOLLFUS O., 1994. *L'espace Monde*, Paris, Economica, 111 p.
- ESEN-BAUR H.-M., WALTER C., 1990. L'île de Pâques aujourd'hui, in *L'île de Pâques : une énigme ?*, Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, p. 160-167.



- FIGUEROA E., ROTAROU E., 2016, Tourism as the Development Driver of Easter Island, *Island Studies Journal*, vol. 11, n° 1, p. 245-268.
- FISCHER S., 2005. *Island at the End of the World*, London, Reaktion Books, 304 p.
- FUENTES M. (ed.), 2013. *Rapa Nui y la compañía explotadora*, Santiago, Rapa Nui Press, 405 p.
- GREEN R., 1998. Rapanui Origins Prior to European Contact. The View from Eastern Polynesia, in Vargas P. (ed), *Easter Island and East Polynesian Prehistory*, Santiago, Universidad de Chile, p. 87-110.
- GREEN R., 1999. Integrating Historical Linguistics with Archeology : Insights from Research in Remote Oceania, *Indo-Pacific Prehistory Association Bulletin*, n° 18 (Melaka Papers, vol. 2), p. 3-16.
- GRENIER C., 2002a. Océaniques ou Américaines ? Analyse comparative du rattachement aux Amériques des Galapagos et de l'île de Pâques, *Mappemonde* n° 66, p. 38-44.
- GRENIER C., 2002b. How Tourism reduces Geodiversity and How it could be Different : The Galapagos Archipelago and Easter Island Cases, in DI CASTRI F., BALAJI V. (eds), *Tourism, Biodiversity and Information*, Leiden, Backhuys Publishers, p. 233-255.
- GRENIER C., 2005. La patrimonialisation comme mode d'adaptation géographique. Galápagos et île de Pâques, in CORMIER-SALEM M.-C., JUHÉ-BEAULATON D., BOUTRAIS J., ROUSSEL B. (dir.), *Patrimoines naturels aux suds, Territoires, identités et stratégies locales*, Paris, IRD Editions, p. 475-513.
- GRENIER C., 2007. *Conservación contra natura. Las islas Galápagos*, Quito, Universidad Andina Simón Bolívar, Abya-Yala, IFEA, IRD, Coopération française, 463 p.
- GRENIER C., 2008, La gestion de parcs nationaux mondialisés dans des régions à forte géodiversité. Corcovado (Costa Rica), Galapagos (Equateur), Rapa Nui (Chili), in HÉRITIER S., LASLAZ L. (dir.), *Les parcs nationaux dans le monde*, Paris, Ellipses, p. 123-142.
- GRENIER C., 2014. *Géodiversité et mondialisation*. HDR en Géographie, Université de La Rochelle, 284 p.
- GRENIER C., 2019. De la géographie de la mondialisation à la mondialisation géographique, *Annales de Géographie* n° 726, p. 58-80.
- HEYERDHAL T., 1958. *Aku Aku. Le secret de l'île de Pâques*, Paris, Albin Michel, 347 p.
- HOWE K., 1991. *Where the Waves Fall. A new South Sea Islands history from first settlement to colonial rule*, Honolulu, University of Hawaii Press, 403 p.
- HUGHES J.D., 2009. *An Environmental History of the World*, New York, Routledge, 306 p.
- HUNT T., 2006. Rethinking the fall of Easter Island: New evidence points to an alternative explanation for a civilization's collapse, *American Scientist*, n° 94, 412-419.
- HUNT T., 2007. Rethinking Easter Island's ecological catastrophe, *Journal of Archaeological Science* n° 34, p. 485-502.
- HUNT T., LIPO C., 2007. Chronology, deforestation and "collapse": Evidence vs. faith in Rapa Nui prehistory, *Rapa Nui Journal*, vol. 21, n° 2, p. 85-97.
- HUNT T., LIPO C., 2011. *The Statues that walked. Unraveling the mystery of Easter Island*, New York, Free Press, 237 p.
- INE, 2017. *Censo de Población y vivienda 2017*, Santiago, Instituto Nacional de Estadísticas (<http://www.censo2017.cl>).
- KIRCH P., 2000. *On the Road of the Winds. An Archeological History of the Pacific Islands before European Contact*, Berkeley, University of California Press, 424 p.
- KIRCH P., 2010. Peopling of the Pacific: A Holistic Anthropological Perspective, *Annual Review of Anthropology* n° 39, p. 131-148.
- LA PÉROUSE J.-F. DE, 1797. *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole*, Paris, La Découverte (1997), 414 p.
- LOTI P., 1899. *L'île de Pâques. Journal d'un aspirant de La Flore*, Saint-Cyr-sur-Loire, Pirot Editeur (2006), 139 p.
- MAZIÈRE F., 1965. *Fantastique île de Pâques*, Paris, Robert Laffont, 243 p.
- MCCALL G., 1994. *Rapanui. Tradition and Survival on Easter Island*, Honolulu, University of Hawaii Press, 207 p.
- MCCALL G., 1998. Rapanui Wanderings : Diasporas from Easter Island, in STEVENSON C., LEE G., MORIN F. (eds), *Easter Island in Pacific Context, Proceedings of the Fourth International Conference on Easter Island and East Pacific*, Los Osos, CA, p. 370-378.
- MÉTRAUX A., 1940. *Ethnology of Easter Island*, Honolulu, Bernice P. Bishop Museum Bulletin n° 160 (1971), 429 p.
- MÉTRAUX A., 1941. *L'île de Pâques*, Paris, Gallimard (1999), 195 p.
- MULLOY W., 1974. Contemplate the Navel of the World, in *The Easter Island Bulletins*, Los Osos California, World Monument Fund and Easter Island Foundation (1997), p. 89-95.
- MULLOY W., 1978. Preliminary Culture-Historical Research Model for Easter Island, in *The Easter Island Bulletins*, Los Osos California, World Monument Fund and Easter Island Foundation (1997), p. 97-114.
- NUNN P., 2007. *Climate, Environment and Society in the Pacific during the Last Millenium*, Amsterdam, Elsevier, 302 p.
- ORLIAC C., 1998. Données nouvelles sur la composition de la flore de l'île de Pâques, *Journal de la Société des océanistes*, 107-2, p. 135-143.
- PEISER B., 2005. From Genocide to Ecocide: The Rape of Rapa Nui, *Energy & Environment* vol. 16, n° 3-4, p. 513-539.
- PONTING C., 1991. *Le viol de la Terre*, Paris, NiL, 2000, 460 p.
- PORTEOUS D., 1980. The Development of Tourism on Easter Island, *Geography*, vol. 65, n° 2, p. 137-138.
- PORTEOUS D., 1981. The Modernization of Easter Island, *Western Geographical Series*, vol. 19, Victoria BC, University of Victoria, 304 p.
- ROCHNA-RAMIREZ S., 1996. *La propiedad de la tierra en Isla de Pascua*, Santiago, CONADI (Corporación Nacional de Desarrollo Indígena), 110 p.
- ROUTLEDGE K., 1919. *The Mystery of Easter Island*, Klenton (USA, IL), Adventures Unlimited Press (1998), 404 p.
- SKOTTSBERG C., 1956. Derivation of the Flora and Fauna of Juan Fernandez and Easter Island, in *The Natural History of Juan Fernandez and Easter Island*, Uppsala, Almquist & Wiksells, p. 193-438.

- SPRIGGS M., 2010. Geomorphic and archaeological consequences of human arrival and agricultural expansion on Pacific islands: A reconsideration after 30 years of debate, in HABERLE S., STEVENSON J., PREBBLE M. (eds), *Altered ecologies : fire, climate and human influence on terrestrial landscapes*, Canberra, The Australian National University Press, Terra Australis 32, p. 239-252.
- STEADMAN D., 1997. Human-Caused Extinction of Birds, in REAKA-KUDLA M., WILSON D., WILSON E.O. (eds) *Biodiversity II. Understanding and protecting our natural resources*, Washington, Joseph Henry Press, p. 139-161.
- THOMAS T., 2008. The long pause and the last pulse: Mapping east polynesian colonisation, in CLARK G., LEACH F., O'CONNOR S. (eds), *Islands of Inquiry. Colonisation, sea faring and the archeology of maritime landscapes*, Canberra, The Australian National University Press, Terra Australis 29, p. 97-112.
- VARGAS P., CRISTINO C., 2006. *1000 años en Rapa Nui. Arqueología del asentamiento*, Santiago de Chile, Editorial Universitaria, 425 p.
- WALLERSTEIN I., 2006. *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte, 173 p.
- WELZER H., 2009. *Les guerres du climat*, Paris, Gallimard, 443 p.

